

Un beau mélo avec pattes de velours

Bach et Bottine

Danièle Trottier

Numéro 31-32, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trottier, D. (1987). Compte rendu de [Un beau mélo avec pattes de velours / *Bach et Bottine*]. *24 images*, (31-32), 52–53.

BACH ET BOTTINE

Un beau mélo avec pattes de velours

Danièle Trottier

Une orpheline de 10 ans (Fanny), une grand-mère qui se sent mourir, un oncle mélomane et célibataire endurci, voilà les ingrédients-type du mélo classique (rappelons-nous Hayley Mills dans *A Matter of Innocence* (Walt Disney) et Shirley Temple dans *Heidi* (Allan Dwan)). André Mélançon nous présente cette fois-ci une his-

toire plus intimiste où l'émotion s'installe dès la première image.

Fanny habitera dorénavant chez son oncle Jean-Claude, à Québec, le seul parent qui lui reste lorsque sa grand-mère tombe malade. Evidemment, on peut déjà s'en douter, c'est l'histoire drôle, tendre, très tendre, d'une petite fille déterminée à conquérir

son oncle qui, isolé par sa musique et ses habitudes, veut lui chercher une famille d'adoption.

Ce déjà-vu est pourtant habilement renouvelé par le traitement du sujet et des images. Ce qui étonne, c'est l'extraordinaire économie des plans et des dialogues. La caméra, qui frôle constamment les limites fragi-

Raymond Legault

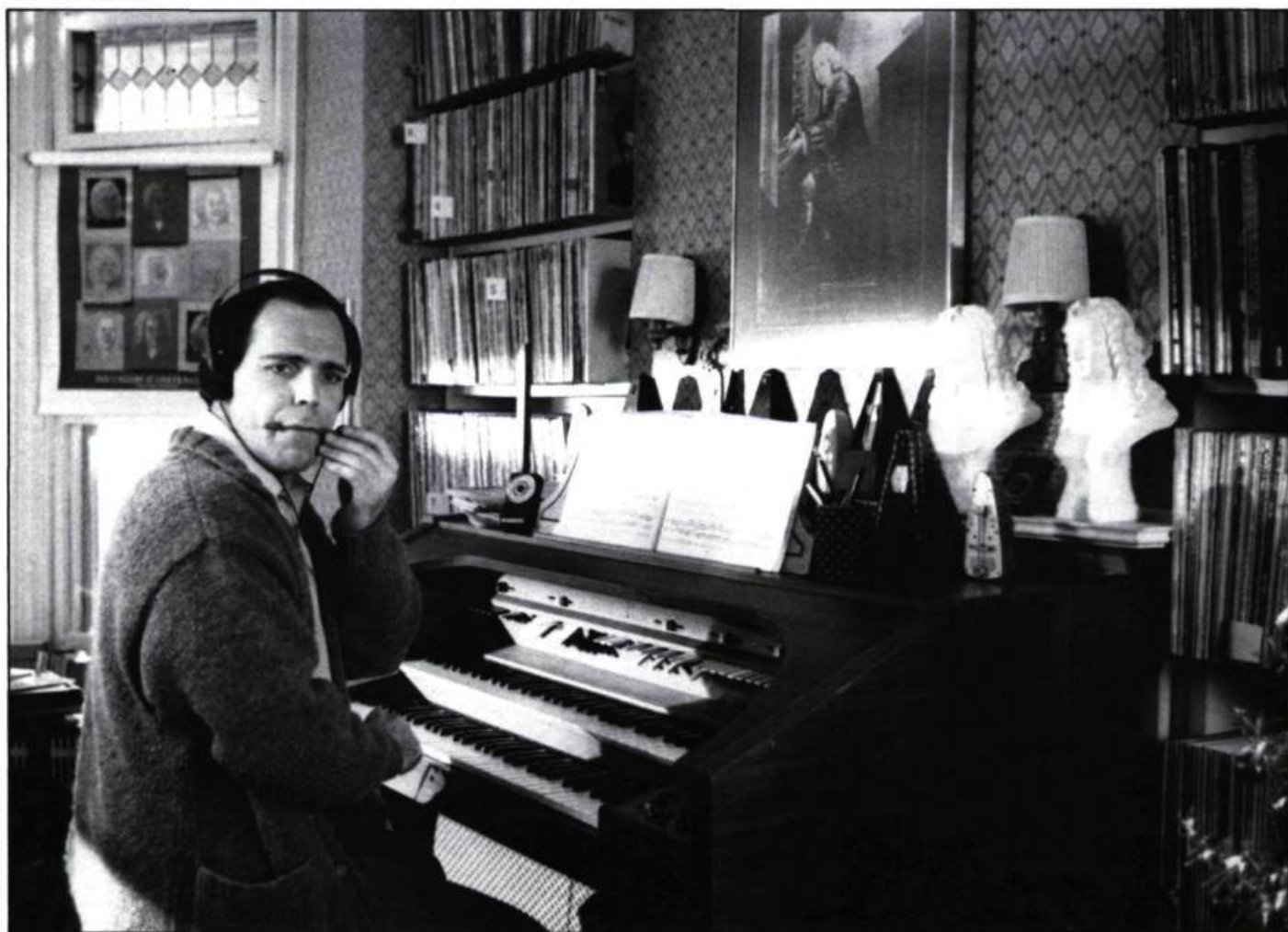


Photo: Jean Demers



Harry Marciano dirigé par André Melançon

les du mélo, ne cède jamais à la complaisance des scènes trop appuyées et lacrimogènes (pas un plan, pas un éclairage qui soient forcés). Là où d'autres (entendre les Américains) auraient rajouté un gros plan (dramatisation) ou introduit une réplique-fermeture, pour marteler le spectateur d'un crescendo compulsif, Melançon ne manifeste que retenue, discrétion et scènes en demi-teintes; on effleure sans jamais franchir. **Bach et Bottine** est d'une rare sobriété. L'émotion, d'accord, mais non manipulée par des violons d'autonne!

Cette guerre des mondes, entre ce musicien acharné à gagner son concours d'orgue (**Bach**) et cette petite fille toute occupée à sa mouffette (**Bottine!**) et à son zoo, n'était en fin de compte pas aussi prévisible qu'on aurait pu le croire. Point d'éclats-à-l'américaine (le rude célibataire), point de scandale ni de punitions tonitrueuses (l'orpheline dans toutes ses affres), mais beaucoup de douceur et des regards qui s'entrecroisent, chaleureux, malgré leur dif-

férence. Voilà donc un célibataire bien particulier! Il a de ces très beaux silences qui nous feront soupçonner que son choix de vie était plutôt par incapacité de dire «Je t'aime» que par simple égoïsme.

Fanny, elle, c'est l'utopie de la liberté totale: sans contrainte, directe, aimante et franche dans ses désirs. Certains affirment que c'est cela l'enfance; je dirai plutôt qu'on reporte chez les enfants cette utopie qui nous poursuit, nous les adultes, citoyens et citadins, entravés et bousculés dans cette tour de Babel, en proie à la hiérarchie et à la compétition. Fanny, c'est le rôle qu'on voudrait bien jouer plus souvent. André Melançon, qui déjà avec **La Guerre des tuques** avait saisi tout ça, mise cette fois sur l'enjeu des rapports humains dans une situation plus éprouvante: du château de neige nous sommes passés à la conquête d'un foyer, source de chaleur.

Qualité particulière du réalisateur, une distribution très choisie: France Arbour, dans le rôle d'une grand-

mère fort subtile (qui échappe ainsi à tous les clichés tire-d'érable); la très belle Andrée Pelletier, dans le rôle de Bérénice; Harry Marciano, dans celui du petit voisin inventif et drôle avec sa face toute ronde et ses yeux piquants; Mahée Paiement, devenue la touchante Fanny. (Un clin d'œil aussi à **La Guerre des tuques** avec la présence de notre jeune écologiste, charmant et presque irréel.) À propos du casting, je me demande quand même pourquoi les seuls enfants à ne pas être attirants étaient justement ceux de la famille d'adoption. Choix impressionniste?

Au moment où l'intelligentsia québécoise parle de plus en plus du déclin de notre québécoisité cinématographique (polémique qui, semble-t-il, a commencé avec l'autre **Déclin**), voilà un beau petit film — après **La Guerre des tuques** et aussi **Mario** (de Baudin) — qui prouve bien que notre forme particulière de sensibilité n'est pas un handicap pour ouvrir les frontières lorsqu'elles est traitée avec intelligence.

BACH ET BOTTINE

Québec, 1986

Ré: André Melançon

Scé: Bernadette Renaud, André Melançon, Marcel Sabourin.

Dir. art: Violette Daneau

Mus: Pierick Houdey

Ph: Guy Dufaux

Int: Mahée Paiement (Fanny), Raymond Legault (l'oncle Jean-Claude), Harry Marciano (Charles), Andrée Pelletier (Bérénice), France Arbour (la grand-mère), Jacqueline Barrette (M^{me} Gagnon), Réjean Gauvin (M. Gagnon), Jack Robitaille (Médéric Ménard), Marie-France Carrier (la maîtresse d'école), Diane Jules (Mère Martin), Jacques Fauteux (le patron).

90 minutes, couleurs

Dist: Cinéma Plus